



Juan De La Cruz Megias Mondéjar a capturé plus de 2500 mariages dans le sud de l'Espagne entre 1979 et 1999.  
(JUAN DE LA CRUZ MEGIAS)

## Des mariés dans tous leurs états

**EXPOSITION A Renens, la Ferme des Tilleuls célèbre un genre photographique mal-aimé, pourtant florissant et ultra-populaire. De la Suisse à Haïti, en passant par l'Arabie saoudite, ces instantanés sont autant de miroirs de nos sociétés**

VIRGINIE NUSSBAUM  
X @Virginie\_nb

L'échange des anneaux, la découpe du gâteau, le lancer du bouquet... Dans la partition dense et minutée des cérémonies de mariage, ces étapes sont cruciales, immortalisées à jamais dans nos mémoires – et nos albums. Car de nos jours, il n'est pas une noce qui ne soit mitraillée, et si l'avènement du digital a mis des appareils entre toutes

les mains, c'est bien à cette occasion spéciale qu'on s'offre encore un œil professionnel. Quitte à mettre la main au porte-monnaie...

C'est là tout le paradoxe: industrie lucrative et florissante, la photographie de mariage est encore souvent considérée, dans le milieu, comme commerciale et bien moins noble que les travaux artistiques. «C'est la «caste» la plus basse de la photographie, alors qu'elle retourne à la nature plus profonde de la photo: prouver que quelque chose s'est passé et le conserver pour toujours!» sourit Paolo Woods, curateur de l'exposition *Oui, je le veux!* qui s'ouvre cette semaine à la Ferme des Tilleuls. «Celles et ceux qui la pratiquent sont aussi de

vrais couteaux suisses. Ils doivent maîtriser le portrait mais aussi le reportage: on ne peut pas rater une scène car on ne va jamais échanger les bagues deux fois! Il faut aussi se frotter à la photo de mode, mais sans vrais mannequins, et donner l'air heureux à des gens profondément stressés...»

Sous-estimée, la photographie de mariage l'est aussi dans ce qu'elle raconte de la société, de l'évolution des mœurs et des modes, souligne Paolo Woods. «Ce sont des genres de pièces de théâtre avec des codes prédéfinis, mais on se rend compte qu'ils changent de pays en pays», souligne Paolo Woods. Des miroirs qui ont fasciné ce photographe, directeur du festival internatio-



nal de photo de Cortona en Italie et coréalisateur du documentaire à succès *Happy Pills*.

L'an dernier, il pistait ainsi aux quatre coins du monde des artistes spécialisés dans le domaine. Des séries avec un point commun: toutes ont été commanditées par les mariés. Lancée l'an dernier à Cortona, l'exposition convole aujourd'hui à Renens en version enrichie, pour une plongée joyeuse entre clichés et cotillons.

Et un voyage dans le passé. Plus précisément dans le sud de l'Espagne, entre 1979 et 1999, où l'autodidacte Juan De La Cruz Megias Mondéjar a capturé plus de 2500 mariages. On découvre une région rurale et des instants joyeux, absurdes parfois comme cette table de banquet érigée devant une maison encore en construction ou ce mari sautant littéralement sur le lit où l'attend sa fiancée hilare. «C'était juste après la chute de Franco, rappelle Paolo Woods. On voit un pays qui s'ouvre, en termes de tenues, de religion, de sexe...» Une terre de contrastes: les grands-mères veillent au grain mais sur l'assiette, une banane habilement positionnée fait un dessert suggestif à souhait...

## Un trait de peinture pailletée

Autres contrastes dans la salle suivante, où deux photographes se font face. Il y a Lindsay Ladd, spécialisée dans les mariages queers à Philadelphie, qui fait de son activité un engagement envers sa communauté et opte pour un style étonnamment traditionnel, comme un pied de nez – l'exposition présente d'ailleurs certaines photos sous forme d'album de famille. Et il y a Manal Alhumeed, en Arabie saoudite où

il est, selon les règles morales en vigueur, proscrit de montrer le visage des femmes. Jouant avec l'interdit, elle saisit le faste de ces mariages princiers (entre 2000 et 4000 photos par cérémonie) mais dissimule, en postproduction, l'identité des épouses grâce à un trait de peinture numérique et pailletée.

«Dans une société toujours plus consciente de son image, notamment sur les réseaux sociaux, ces photos deviennent des instruments de communication», note Paolo Woods. Un art de la mise en scène qui transparait dans le travail de l'Italien Oreste Pipolo, au surnom éloquent: «le chaman des mariées». Il s'était fait un nom avec des reportages souvent en noir et blanc, retranscrivant à merveille le kitsch du mariage napolitain – palais en toc et colliers de billets – jusqu'à son décès soudain en 2015.

Une bouteille en plastique criblée de cigarettes, pour faire un «bong maison». Destinés à la destruction, avant d'être récupérés par le Français Thomas Sauvin pour son vaste projet *Beijing Silvermine*, ces clichés racontent une autre histoire. Celle d'une Chine où, dans les années 1990, il est de bon ton que la mariée offre à chaque invité une cigarette, en signe d'amitié. Entre franche rigolade et canailleries, tout le monde semble s'en donner à cœur joie...

## Calèche et Toyota

Sauvegarder la mémoire, tout comme les particularités culturelles. Photojournaliste romande vivant entre la Suisse et Haïti, Valérie Baeriswyl a immortalisé des cérémonies dans ces deux pays, et l'exposition illustre ce grand écart. On le devine déjà en Haïti où, à

l'image de cette mariée immaculée s'extirpant d'une maison en tôles ou de ces escarpins foulant la terre battue, Valérie Baeriswyl raconte sans misérabilisme la pauvreté et le conte de fées. En bas, des extraits de fiançailles bien suisses défilent sur les écrans, entre tenues d'armailles et peintures austères à la mairie. Les clichés ont parfois du vrai...

Difficile en tout cas de ne pas se reconnaître, d'autant que la Ferme des Tilleuls a lancé, l'automne dernier, un appel au grand public, invité à soumettre ses photos de mariage. «Qu'elles soient ratées ou artistiques, premier ou deuxième degrés, il n'y avait aucun critère, s'amuse la directrice Chantal Bellon. On souhaitait ainsi valoriser le travail d'amateurs d'ici!»

Des centaines de souvenirs sont ainsi parvenus au musée, formant une mosaïque traversant les milieux et les époques – du haut-de-forme au masque covid, de la calèche à la Toyota fleurie. Un cliché de 1906, comme sorti d'un autre monde, est accompagné par de petites notes manuscrites identifiant chaque invité – le tout précieusement exposé sous vitrine. Appel aux greniers ou aux disques durs: il reste de l'espace sur le mur... ■

«Oui, je le veux!», Ferme des Tilleuls de Renens, du 5 septembre au 15 décembre.

**«Les photographes de mariage doivent donner l'air heureux à des gens profondément stressés»**

PAOLO WOODS, CURATEUR DE L'EXPOSITION «OUI, JE LE VEUX!»